

1

Angleterre, février 1920

La température grimpa. Loulou Pearson s'agita pour tenter d'échapper à la chaleur suffocante qui l'accablait de plus en plus ; elle lui agressait les yeux, la bouche et le nez. Avec un gémissement de détresse, elle s'aperçut qu'elle ne possédait plus assez de force pour agir : son cœur malade cognait dans sa poitrine, elle peinait à reprendre haleine, elle savait qu'elle allait mourir.

La pression ne cessait plus d'augmenter, le sang lui sifflait dans les oreilles. Seule la peur lui donnait encore l'énergie de combattre ce monstre. Mais tandis qu'elle se démenait en tentant de crier, son cœur, lui, s'emballait davantage. Il battait la chamade, l'exténuaient un peu plus à chacun de ses affreux remous.

Elle entendit des voix. Discerna une lueur. Soudain, elle était libre.

Une formidable bouffée d'air frais s'engouffra dans son lit, une bouffée d'air vivifiant. Elle ouvrit les yeux. La pièce, plongée dans la pénombre, ne se trouvait pas dans la petite maison de Tasmanie. Son cœur continuait à trépider, cependant qu'elle tâchait d'apaiser son souffle et le terrible effroi que ce cauchemar récurrent suscitait à tout coup. Elle n'était plus une enfant. Elle était en sécurité.

Personne n'aurait pu deviner ses soixante-cinq ans, car il gardait le pas alerte et la silhouette robuste – la canne devait plus à la coquetterie qu'à la nécessité. Il se fondait à merveille dans le paysage et, puisqu'il tenait ce rôle depuis de nombreuses années, il se sentait parfaitement à son aise dans sa veste de tweed, son pantalon de golf et ses chaussures de marche. Il n'en avait pas toujours été ainsi, car au fond c'était un citadin mais, comme tous les bons comédiens, il s'était peu à peu identifié à son personnage : il adorait ces visites annuelles dans le Sussex.

Dissimulé dans l'ombre mouchetée des arbres, il avala son dernier casse-croûte en regardant la cavalière descendre la colline au loin en direction des écuries. Elle s'était absentée plus d'une heure, mais il ne lui déplaisait pas d'attendre. Le temps était beau, bien qu'un peu frais, et puis on le payait grassement. Il fourra l'emballage du casse-croûte dans son sac en toile, débarrassa sa moustache des miettes de pain qui s'y accrochaient, puis leva ses jumelles.

Il connaissait intimement Loulou Pearson, quoiqu'ils ne se fussent jamais rencontrés ni parlé, et si tout se déroulait comme prévu, cela ne se produirait pas. Il avait entamé son travail de surveillance épisodique bien des années plus tôt. Au fil de ses séjours, il avait vu la fillette se muer en une superbe jeune femme qui, en ce moment même, se déplaçait avec grâce et souplesse dans la cour des écuries. Elle arborait une chevelure particulièrement remarquable qui, la plupart du temps, cascadaït presque jusqu'à sa taille, tout en boucles noisette et dorées étincelant au soleil. Aujourd'hui, cependant, elle portait un chignon.

Lorsqu'elle quitta les écuries, il se remit debout pour entamer le long périple qui le ramènerait chez lui, au sommet de la colline. Son sac et ses jumelles à l'épaule,

il se dirigea vers le village et la pinte de bière qu'il comptait s'y offrir.

Les effets du cauchemar de Loulou s'étaient dissipés pendant sa promenade équestre, et même si l'arrivée, ce matin, de cette étrange lettre continuait à la déconcerter, elle se sentait euphorique. Elle avait éprouvé un plaisir fou à se retrouver au grand air, après tant d'heures passées dans son atelier. Mais, maintenant, elle était pressée de se remettre au travail. Elle voulait s'assurer d'avoir correctement saisi la puissance et le mouvement dans son moule en argile avant de l'expédier à la fonderie. Cependant, sa grand-tante Clarice l'attendait pour le thé et, en dépit de son enthousiasme d'artiste, la perspective d'un bon feu, de petites crêpes beurrées et d'une tasse de Earl Grey la réjouissait.

Elle oublia pour un moment la Tasmanie et la mystérieuse missive. C'était un après-midi d'hiver anglais dans toute sa perfection : le soleil brillait dans un ciel sans nuages, le givre étincelait à l'ombre des arbres et la neige qui s'apprêtait à tomber avivait l'air. Vu la fraîcheur ambiante, Loulou se félicitait de n'avoir pas suivi la mode des cheveux courts, qui pourtant faisait fureur. Comme elle se dirigeait lentement vers la maison, elle ôta les peignes et les épingles qui retenaient les siens pour laisser dégringoler sur ses épaules et dans son dos ses boucles opulentes.

Clarice ne manquerait pas de lui reprocher de s'être absentée trop longtemps, mais son cœur capricieux battait régulièrement et, après les brouillards et le raffut de Londres, ce ciel et ce décor silencieux la libéraient. Pendant la Première Guerre mondiale, elle avait savouré le parfum de l'indépendance au volant d'un autobus, elle avait aimé posséder son propre argent et partager un appartement avec d'autres jeunes femmes. Mais les Downs l'apaisaient.

Dire qu'elle s'était crue jadis incapable de vivre ailleurs qu'en Tasmanie. Elle était si jeune à son arrivée ici. Son accent et sa situation familiale l'avaient tenue isolée de ses camarades du pensionnat, sans compter son cœur malade, qui l'empêchait de se joindre à leurs jeux turbulents. Étrangère en terre étrangère, affectivement perdue, elle s'était cramponnée, parcourant à l'aveuglette ces premières années jusqu'à se faire enfin des amies et se sentir plus à l'aise dans sa nouvelle existence. Les paysages de la région l'avaient soutenue, car si les arbres n'étaient pas les mêmes que chez elle, si les collines se révélaient plus douces et les cours d'eau moins impétueux, les Downs possédaient une âme identique à celle de l'île australienne qu'elle continuait à appeler sa maison.

Ayant franchi l'échalier, elle s'assit pour reprendre haleine après son ascension. La lumière était extraordinaire. Assoiffés de beauté, ses yeux d'artiste buvaient le panorama. Les South Downs ondulaient autour d'elle, on devinait çà et là des clochers d'église, ailleurs de minuscules hameaux, une mosaïque de champs labourés, des haies, des moutons à tête noire... Un promeneur solitaire se dirigeait vers l'ouest. Sa robuste silhouette se découpait contre le ciel jusqu'à ce qu'il disparût peu à peu à la vue de la jeune femme, qui se retrouva seule au beau milieu de ce cadre enchanteur.

Comme tombés d'un puits, des rais de lumière éclairèrent la demeure, qu'elle examina tendrement. Wealden House ne ressemblait guère à la maisonnette en bois, coiffée d'un toit de tôle, où elle avait vécu en Tasmanie. C'était une bâtisse tout en coins et recoins, dont les murs se couvraient de vigne vierge et de glycine qui, de loin, dissimulaient son délabrement progressif. De la fumée s'élevait des grandes cheminées, les nombreuses vitres étincelaient au

soleil sous leur toit d'ardoise. On accédait au jardin, que des haies divisaient en parcelles régulières, par une allée pavée bordée de plantes aromatiques. On découvrait ici et là des tonnelles, prises d'assaut par les roses grimpantes et le chèvrefeuille, puis, plus loin, une pelouse réservée au jeu de croquet, un court de tennis, ainsi qu'un étang, dans l'eau duquel se reflétaient des saules pleureurs et des rhododendrons. À l'extrémité sud de la propriété se trouvaient les serres et le potager, cependant qu'au nord se donnait à voir une large allée de gravier qui, depuis l'imposante grille du manoir, longeait des parterres d'azalées pour atteindre le porche et la porte d'entrée en chêne.

Loulou descendit de l'échalier. Parvenue à la barrière, au pied de la colline, elle se rappela le premier printemps qu'elle avait connu ici, seize années plus tôt. La saison avait apporté avec elle les jacinthes des bois, qui se muèrent en véritable tapis bleu sous les chênes et les frênes centenaires: la fillette se crut au pays des merveilles. Puis vinrent les jonquilles, les anémones sauvages, les renoncules des champs. Ce furent cette fois des tapis d'or et de neige qui s'étendirent sous la gelée délicate des pommiers et des cerisiers en fleurs.

Elle referma la barrière puis, le menton dans son col, avança parmi les ombres qui, à présent, s'étraient sur le gazon étincelant de givre cristallin. Déjà, la vie reprenait ses droits: de minuscules pousses de perce-neige et de crocus apparaissaient de place en place. Chaque saison possédait sa beauté propre, et si elle n'avait pas eu si froid ni si faim, elle aurait tiré de sa poche son carnet à dessin pour capturer la scène.

Dans la cuisine, Loulou ôta ses bottes et fit fête au vieux labrador étendu devant l'âtre. Il s'agissait de la pièce la plus chaude de la maison: le feu qui brûlait au salon n'arrivait pas à repousser les courants d'air sifflant sous les portes.

La gouvernante fit irruption dans la cuisine, au beau milieu de laquelle elle se planta, ses bras dodus croisés sous son imposante poitrine.

— Il était temps, grommela-t-elle avec colère. J'ai déjà bien assez à faire pour pas être obligée, par-dessus le marché, d'empêcher mes crêpes de refroidir.

Retenant un fou rire, Loulou continua à caresser la chienne.

— Pardon, Vera, réussit-elle à articuler sans pouffer. Suis-je vraiment très en retard?

Vera Cornish tira sur son tablier fleuri, mais son visage renfrogné s'adoucit peu à peu ; jamais elle ne se fâchait longtemps contre Loulou. Elle soupira :

— On sert le thé à 16 heures, mademoiselle, vous le savez aussi bien que moi, et sans une armée de domestiques pour vous donner un coup de main, c'est pas bien commode de tenir une maison.

De nouveau, Loulou la pria de l'excuser mais le silence qui tomba entre les deux femmes accentua soudain la solitude de l'immense cuisine. Loulou et Vera se rappellèrent l'époque où, autour de la table, bavardaient la cuisinière, les servantes et les jardiniers. Il flottait encore dans l'air comme un fumet, mais les bruits de pas sur les dalles, l'entrechoquement des poêles et des casseroles s'étaient tus. Ne demeuraient ici que des souvenirs, pareils à des fantômes. La Grande Guerre avait tout changé.

Mal à l'aise, Vera émit un petit bruit de gorge avant d'agripper la poignée du chariot à thé.

— Allez vous laver les mains, ordonna-t-elle. À force de flatter des chevaux et des chiens, vous allez avaler je ne sais quelle cochonnerie, et qu'arrivera-t-il à votre cœur si...

La fin de la phrase se perdit dans le grincement des roues du chariot et le cliquetis des tasses en porcelaine.

Un sourire flottait encore sur les lèvres de Loulou tandis qu'elle se lavait les mains à l'évier de la cuisine.

Puis elle traversa le hall glacé en chaussettes épaisses. Elle continuait à sourire. Les airs bougons de Vera cachaient un cœur d'or ; sans elle, Wealden House aurait perdu une partie de son âme.

Après avoir pioché dans la pile de courrier celui qui lui était destiné, elle entra au salon. Elle avait reçu une lettre de Maurice. Elle n'était pas pressée de la lire.

— Combien de fois t'ai-je demandé de te changer avant de venir ici, Lorelei ? L'odeur pestilentielle des écuries te suit partout.

Clarice, au contraire, embaumait le parfum français. Raide comme la justice et la mine austère, elle attendit que Vera eût disposé le chariot à thé selon ses désirs. Enfin, elle congédia la gouvernante d'un hochement de tête impérieux.

Loulou et Vera étaient si accoutumées à ces façons hautaines qu'elles n'y prenaient plus garde : Clarice adorait jouer les *grandes dames*¹, mais il ne se glissait pas une once de vrai dédain derrière ce petit travers. Loulou s'installa sur le sofa, à côté de la cheminée.

— Pardon, murmura-t-elle en passant une main dans sa chevelure en bataille, mais je mourais de faim. Je me suis dépêchée.

Clarice s'empara de la théière en argent pour emplir les tasses, tandis que sa petite-nièce bondissait sur une crêpe beurrée, dans laquelle elle se hâta de mordre.

— Prends une assiette, exigea Clarice. Et une serviette.

La jeune femme s'exécuta. Elle se régala. Le feu qui brûlait dans l'âtre la réchauffait peu à peu. Clarice avait toujours refusé de l'appeler Loulou et, bien qu'elle se plût à jouer les tyrans, sa petite-nièce savait à quoi s'en tenir sur la nature profonde de la vieille dame :

1. En français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

lorsqu'elle était vraiment en colère, elle aurait pu, d'un simple regard, clouer dans son élan un taureau en pleine charge. Cependant, aujourd'hui, les yeux bleus pétillaient de malice.

Clarice pouvait avoir soixante-dix ans – son âge exact demeurait un secret bien gardé, que Loulou n'avait pas tenté de percer –, mais elle possédait le teint, la vigueur et l'esprit d'une femme beaucoup plus jeune. Le coiffeur avait récemment apprêté ses courts cheveux argentés en vaguelettes rigides, elle portait aujourd'hui des perles, en boucles d'oreilles et en sautoir. Des bagues scintillaient à ses doigts. À ses fins poignets tintaient des bracelets. Veuve d'un diplomate mort depuis fort longtemps, Clarice n'avait jamais dérogé, depuis le décès de son époux, au strict code de conduite et de tenue vestimentaire qu'il lui avait jadis imposé. Elle entendait bien lutter contre le laisser-aller jusqu'à son dernier souffle.

— Il est impoli de fixer ainsi les gens, Lorelei.

— C'est parce que je te trouve très belle cet après-midi, répondit Loulou. Ce gris clair te va à ravir.

Clarice lissa sa robe. Ses joues venaient de rosir légèrement ; elle savourait ces louanges.

— Merci, ma chérie. J'aimerais pouvoir te retourner le compliment, mais tu as l'air d'un véritable trimardeur dans cet accoutrement.

Loulou baissa les yeux sur ses culottes de cheval crottées, sur son pull mité et sa veste de tweed hors d'âge.

— Les chevaux ne se soucient pas de mes habits, et je les trouve confortables.

Elle repoussa les mèches bouclées qui lui tombaient sur les yeux et reprit une crêpe.

— J'envie ton appétit de jeune ogresse, soupira Clarice. Et dire que tu ne prends jamais un gramme. Si j'avalais la moitié de ce que tu engloutis, je ne passerais plus les portes.

Loulou réprima un sourire : sa grand-tante était une liane, et les photographies de sa jeunesse attestaient qu'il en avait toujours été ainsi. Elle possédait néanmoins un fameux coup de fourchette.

— Cela dit, reprit Clarice, je suis ravie que tu te remettes à manger. Cela signifie que tu te portes bien. En revanche, je trouve que tu t'épuises.

— Je ne peux tout de même pas passer ma vie assise dans un fauteuil à me lamenter sur mon sort. L'exercice et le grand air me font un bien fou.

— Certes, mais tu te rappelles ce que le médecin nous a expliqué. Ton cœur n'est pas assez solide pour que tu le soumettes à trop rude épreuve.

— Je connais mes limites, la rassura Loulou. Et, même si je me fatigue plus vite que d'autres, j'ai appris à l'accepter.

Clarice la scruta par-dessus le bord de sa tasse, puis changea de sujet :

— As-tu trouvé la lettre de Maurice ?

Loulou acquiesça, songeant plutôt à l'autre missive arrivée ce matin-là. Mais, puisqu'elle venait de Tasmanie et que son contenu lui demeurerait obscur, elle n'en souffla mot à Clarice, qui lui avait indiqué depuis longtemps qu'elle ne souhaitait pas entendre parler de l'Australie, ni de rien qui fût en rapport avec les antipodes.

— Maurice doit se sentir très seul pour t'écrire ainsi tous les jours. Que peut-il bien te raconter ?

Loulou s'ébroua mentalement en sirotant son thé parfumé. Elle ne désirait pas évoquer le jeune homme, cela risquait de lui gâcher la journée, mais sa grand-tante attendait une réponse.

— Il me parle de ses tableaux en cours, des gens qu'il rencontre à la galerie, et puis de sa santé.

Elle ne dit rien des innombrables pages introspectives, de l'interminable exposé de ses peurs intimes, de l'aveu de son incapacité à se concentrer longtemps

sur quelque chose... Tout cela se révélait trop démoralisant.

— Je n'ignore pas qu'il a beaucoup souffert en France, mais ce n'est pas une raison pour sombrer dans une telle paresse. Il est temps pour lui de se ressaisir.

Les deux femmes avaient eu mille fois cette conversation. Comme à l'accoutumée, Loulou prit la défense de son ami.

— Maurice fait de son mieux, murmura-t-elle, mais c'est difficile de trouver du travail quand on ne supporte plus la foule ni le bruit.

Elle se rappela le garçon un jour d'orage, gémissant d'effroi chaque fois qu'un éclair illuminait le logement qu'ils partageaient à Londres. Elle savait que les champs de bataille et les tranchées continuaient de le hanter. Pendant le tumulte, elle lui avait ouvert son lit. L'amour, ils l'avaient fait avec frénésie, se cramponnant l'un à l'autre au cœur du désespoir, comme si le corps de l'un possédait le pouvoir de rassurer l'autre et de le guérir. D'effacer les souvenirs. Le répit avait été de courte durée ; leur mémoire demeurait à vif.

— J'espère que tu ne t'attaches pas trop à lui, parce qu'à l'évidence il compte énormément sur toi. Mais si je veux bien admettre que votre art vous rapproche, pour le reste il me paraît assez peu recommandable.

Loulou piqua un fard sous l'œil scrutateur de sa grand-tante. Clarice devinait que quelque chose s'était passé entre eux, mais elle avait tort de s'en préoccuper. Leur relation s'était réduite à un feu de paille, tous deux étant convenus qu'il s'agissait d'une erreur.

— Nous sommes amis, rien de plus, répliqua Loulou. Je n'ai pas vécu grand-chose d'exceptionnel depuis Jimmy.

Il se fit dans la pièce un grand silence, que seul altérait le sifflement des flammes contre les bûches humides. Loulou se mit à fixer la photographie qui

trônait sur le piano à queue. Jimmy était superbe dans son uniforme. Et cette insoutenable jeunesse, ce large sourire et ces yeux bruns pleins de candeur. Ils se connaissaient depuis de nombreuses années et prévoyaient de se marier, lorsque la guerre avait éclaté en 1914; le garçon s'était engagé dans l'armée. Quelques semaines après son arrivée en France, il avait été tué.

Résolue à chasser son chagrin, Loulou se leva, puis déposa la théière et les tasses sur le chariot avant de le pousser vers la porte.

— Je vais prendre un bon bain avant d'aller voir ma sculpture.

— N'oublie pas que nous sommes invitées tout à l'heure au dîner organisé par le général de brigade pour y préparer la fête de Pâques. Si tu ne m'accompagnes pas, tu devras te contenter d'un peu de viande froide et de soupe. Vera ne travaille pas ce soir.

Le général de brigade était un vieux briscard bourru et rougeaud qui, depuis des années, poursuivait en vain Loulou de ses assiduités. Jugeant qu'il existait des façons plus agréables de passer la soirée, elle déclina l'invitation.

Après avoir lavé, puis déposé la vaisselle sur l'égouttoir, la jeune femme donna à manger à la chienne et gagna lentement l'étage. En sortant du bain, elle s'enveloppa dans son peignoir de laine. Elle s'assit devant sa coiffeuse, où lui parvenait un peu de la chaleur du feu, qui livrait une bataille perdue d'avance contre le vent coulis s'insinuant par la fenêtre mal ajustée.

La mystérieuse lettre, qui avait d'abord atterri à son domicile londonien, reposait à côté d'elle. Elle l'avait lue tant de fois ce matin qu'elle en connaissait le contenu presque par cœur. Pourtant, elle continuait de l'intriguer. Elle sortit le feuillet de son enveloppe et le déplia. Une écriture énergique, virile. Des propos singulièrement déconcertants.

Chère mademoiselle Pearson,

Quoique j'entraîne Océan, votre poulain, depuis plus d'une année maintenant, je reste sans nouvelles de vous. Il me paraît important, néanmoins, de vous tenir au courant de ses progrès. Peut-être votre courtier, M. Carmichael, s'en est-il déjà chargé, auquel cas je vous prie de me pardonner cette intrusion.

Océan se révèle un exceptionnel poulain de deux ans: il a remporté la plupart des courses auxquelles il a participé. Ici, nous organisons des compétitions pour évaluer la qualité des jeunes chevaux sur diverses distances. Il s'agit de courses sans paris ni handicaps. Même s'il me faut encore apprécier ses capacités sur des parcours plus longs, j'ai bon espoir de lui découvrir une endurance peu commune. Il possède un remarquable tempérament, ne se laisse pas distraire par les cris de la foule et compte à présent parmi les chouchous de notre établissement. Bob Fuller, le jeune jackaroo¹ à qui j'ai demandé de le monter, l'apprécie tout particulièrement.

Océan est encore trop jeune pour participer à des compétitions plus importantes, mais il se muscle peu à peu – je lui fais subir un entraînement intensif, non sans lui ménager, bien sûr, les plages de repos nécessaires à sa récupération. Dans environ six mois, je l'inscrirai au départ d'une petite course d'obstacles, afin de voir comment il se tire de cette épreuve.

J'espère que ma lettre ne vous importunera pas, mais j'estimais de mon devoir, en ma qualité

1. Le *jackaroo* peut être considéré comme l'équivalent australien du cow-boy américain.

d'entraîneur, de vous tenir informée de la situation.

*Bien cordialement,
Joe Reilly.*

Loulou fronça les sourcils.

— Vous m'avez confondue avec quelqu'un d'autre, monsieur Reilly..., souffla-t-elle.

Elle affichait un sourire narquois en rangeant la lettre dans son enveloppe. Le seul cheval qu'elle posséderait jamais était la sculpture qui l'attendait dans son atelier. Comment cet homme, qui semblait pourtant connaître son métier, avait-il pu commettre une telle erreur? Elle, propriétaire de cette monture? Mais elle vivait à l'autre bout du monde!

— Ridicule, laissa-t-elle tomber en resserrant la ceinture de son peignoir.

Sur quoi elle se munit d'une feuille de papier à lettres et d'un stylo. Elle troussa une réponse à la fois brève et courtoise. Après avoir cacheté l'enveloppe, elle s'habilla pour se rendre au bureau de poste du village.

Il buvait une bière au pub en fumant la pipe lorsqu'il la repéra dans la ruelle. Il la suivit jusqu'à la minuscule échoppe où l'on vendait de tout. Veillant à ne pas s'éloigner de la porte ouverte, il tâcha de saisir sa conversation avec le gros bonhomme volubile qui se tenait derrière le comptoir.

Satisfait de ce qu'il venait d'entendre, il prit la direction de la gare pour y sauter dans le dernier train. La lettre d'Australie était parvenue à bon port. Il ne lui restait plus qu'à en informer ses employeurs et à attendre de nouvelles instructions.

Comment M. Reilly réagirait-il à sa lettre? se demandait Loulou sur le chemin du retour. Il serait gêné, sans doute.

Contournant la demeure, elle suivit l'allée qui menait au pavillon semi-circulaire dont elle avait fait son atelier. Les hautes fenêtres du bâtiment adossé au mur d'enceinte donnaient sur la pelouse – peu importait qu'il fit froid dehors, le soleil brillait toujours dans la pièce. La jeune femme s'en était entichée le jour où Clarice l'avait emmenée dans le Sussex pour la première fois. Âgée de dix ans, elle tentait alors de surmonter les brusques changements survenus dans son existence. Le pavillon était devenu son refuge.

L'enfant avait besoin de solitude quand elle dessinait, quand elle peignait ou travaillait l'argile. Sa grand-tante l'avait compris, en sorte que ces premières années, que d'aucuns auraient pu juger désertiques, avaient permis à Loulou de s'épanouir sous l'œil tendre et vigilant de Clarice. Nul n'aurait pu lui offrir un plus précieux cadeau. Elle adorait sa grand-tante.

À peine eut-elle pénétré dans l'atelier qu'elle alluma les lampes à gaz puis, le menton dans le col de son manteau pour se protéger du froid, elle ôta les linges humides qui, en l'empêchant de sécher, gardaient l'argile malléable. Elle examina la sculpture d'un mètre de haut. Un sourire lui échappa : il s'agissait justement d'un poulain. Une créature sauvage, tout en jambes, pourvue d'une queue épaisse et d'une crinière courte. L'animal semblait prêt à briser l'armature qui le retenait au tour de bois. Loulou en contempla les lignes et les courbes, la musculature en développement qu'elle avait su saisir, ainsi que la puissance, la vigueur entravée et le mouvement qui lui avaient donné beaucoup de fil à retordre. Une très belle pièce. Peut-être la plus belle de toutes.

Les yeux posés sur le poulain, elle songea de nouveau à la lettre. Un présage? Et si ce cheval d'argile entretenait un rapport avec celui de Tasmanie? Quelle idée stupide. Et pourtant... Il lui restait à trouver un titre à son œuvre : Joe Reilly venait de lui en fournir un.

Son imagination s'envola. Elle s'empara d'un morceau d'argile, qu'elle se mit à ramollir avant de le modeler. La tâche risquait de n'être pas facile, mais elle tenait là une occasion d'élargir le champ de ses capacités; le défi l'aiguillonnait. Le véritable Océan allait galoper sur les cendrées des hippodromes de Tasmanie, il allait vieillir, puis achever son existence dans un pâturage. Celui de Loulou vivrait une jeunesse éternelle en dansant parmi les vaguelettes d'une mer de bronze.

Écurie de courses de Galway House, Tasmanie, avril 1920

Joe Reilly avait fini de balayer la cour, qu'il avait ensuite nettoyée au jet d'eau. Bob Fuller, de son côté, venait de s'élancer avec Océan pour une séance de galop. Il était encore tôt, mais les kookaburras¹ ricanaient déjà dans les arbres tout proches; un cotinga poussait non loin sa note unique.

Le jeune homme fourra les mains dans les poches de son pantalon et contempla les lieux avec fierté. Ils n'avaient plus grand-chose à voir avec ce qu'il avait découvert à son retour d'Europe et, même si cela lui avait coûté du temps, de l'énergie et la quasi-totalité de ses économies, le jeu en valait la chandelle.

De part et d'autre de la cour pavée où, naguère, des écuries envahies par les rats menaçaient ruine, de nouvelles constructions se dressaient, dont les toits de tuiles et les murs peints de frais resplendissaient dans le soleil d'automne. On avait presque fini de réparer la grange, la sellerie et la grange à fourrage, les clôtures étaient neuves et les paddocks désherbés.

1. Autre nom du martin-chasseur géant.